

Copies conformes ou le piratage électronique

Aurélien Boivin

Number 116, Winter 2000

Contes et légendes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56134ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2000). Review of [*Copies conformes* ou le piratage électronique]. *Québec français*, (116), 92–94.

Troisième roman de Monique LaRue, *Copies conformes*¹, publié en coédition chez Denoël et Lacombe en 1989, a valu à son auteure le Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal (1990). Réédité en 1998, dans la collection « Boréal compact », ce polar, qui s'inspire du Faucon maltais (1930), chef-d'œuvre de Dashiell Hammett, « maître du roman-détective des années 30 » (p. 99), se veut également un roman de quête doublé d'une œuvre résolument moderne par sa structure et par l'importance que l'écrivaine attache à la science et aux nouvelles technologies qui ont révolutionné le monde à l'aurore du III^e millénaire.

Copies conformes

ou le piratage électronique



Monique LaRue
Copies conformes



De quoi s'agit-il ?

Œuvre complexe, *Copies conformes* met en scène Claire Dubé, l'épouse d'un linguiste réputé obligé de rentrer d'urgence à Montréal, une semaine avant la fin de son mandat, au chevet de sa mère mourante. Demeurée à Berkeley (Californie), où le couple s'était installé pour six mois, la jeune femme est chargée de récupérer une micro-cassette que son mari, dans son énervement, a oubliée sans avoir pris la précaution d'en tirer un double. Quand elle se présente à l'université, l'objet est introuvable d'autant plus qu'un chercheur japonais occupe déjà le bureau de son mari. S'amorce alors pour elle, entraînée dans une quête aux multiples revirements, une véritable course contre la montre. Cette plaquette de Bernouilli, « l'équivalent de soixante disquettes, de quarante bouquins » (p. 50), représente le travail des six derniers mois du spécialiste des langages synthétiques, de la traduction automatique, de la miniaturisation et l'interlangue. Secrètement, pen-

dant son séjour en Californie, ce dernier a travaillé à la réalisation d'une « montre parlante, équipée d'un programme de traduction automatique » (p. 161), capable de « stocker du vocabulaire, 50 000, 100 000 mots, dans un espace aussi petit », tout en rendant compte efficacement « des différences et des ressemblances entre les langues » (p. 93). La découverte risque de bouleverser les rapports entre les peuples et les communications car, avoue la narratrice, « [g]râce à [ce] précieux bidule, les voyageurs modernes [...] pourraient porter au poignet un appareil capable de traduire les locutions usuelles des langues les plus connues, l'anglais, le japonais, le russe, l'espagnol, le français peut-être » (p. 98). De retour chez elle, Claire apprend la mort de Bob Mason, un associé de son mari, qui, selon l'article du *San Francisco Chronicle*, « travaillait [...] à la miniaturisation d'un logiciel de traduction automatique » (p. 36-37). Elle n'est donc pas surprise de découvrir que la plaquette est entre les mains de

pirates de l'informatique, ainsi que le lui annonce un message téléphonique de la sœur de l'un d'eux, Brigid O'Doorsey. Elle finit par récupérer le précieux objet qui n'est toutefois qu'une copie de l'original, comme la statue que l'héroïne du *Faucon maltais* récupère, au terme de sa quête, de même qu'une somme d'argent que le couple avait affectée à la réparation du logement. Elle se retrouve aussi, après avoir surmonté une crise d'identité. Elle avoue être allée en Californie pour se retrouver, pour chercher un sens à sa vie, un sens à certains mots qu'on finit par oublier, comme le mot amour. Son séjour lui a permis de découvrir en elle une femme qu'elle n'était pas, même si, comme elle l'avoue, « être la femme d'un seul homme et la mère d'un enfant de cinq ans est en fait très éloigné des valeurs de notre société » (p. 189).

Le titre

Le titre ne s'applique pas qu'à l'histoire de piratage informatique. Le roman lui-même emprunte

à l'œuvre de Hammett dont la plupart des personnages se retrouvent sous d'autres noms. Dans cette société moderne où l'homme a perdu toute individualité, où la planète n'est plus qu'un simple village, à l'ère de l'électronique, la propriété intellectuelle est un vain principe ; on s'empare à volonté des idées d'autrui, on copie ferme et on peut, en quelques secondes, obtenir « une copie de cette copie qui permet de copier » (p. 168). Même la maison que le couple québécois a louée, rue Golden Gate, comme le célèbre pont, est « [u]ne authentique copie de maison romaine » (p. 19). Les frontières entre le vrai et le faux ont été abolies, il n'y a donc « plus aucune différence entre la copie et l'original » (p. 163).

Le lieu (l'espace)

Copies conformes se passe entièrement en Californie, tantôt à Berkeley, tantôt à San Francisco, où le lecteur visite les lieux mêmes où se déroule l'intrigue du *Faucon maltais*, dont la chambre 1219 du St. Francis Hotel, témoin

d'un drame horrible en 1921, à l'enquête duquel le célèbre romancier américain « s'était vanté d'avoir participé, pour la défense » (p. 61). Berkeley, ville située « au bout du monde », rappelle à la narratrice certaines banlieues anglaises de sa ville natale, à l'exception de sa « végétation faussement tropicale avec ses palmiers effilochés, jaunés, un peu rabougris, et ses essences transplantées » (p. 28). La narratrice oppose souvent la Californie au Québec, plus particulièrement à Montréal : « Le soleil brillait, comme il avait brillé la veille et comme il brillerait le lendemain, dans le ciel parfaitement bleu de la baie de San Francisco. Ce beau temps me semblait presque cruel. Quand on vient d'une ville comme Montréal, on ne s'habitue pas aux climats stables » (p. 7). Sous les cieux californiens, Claire Dubé s'ennuie des variations climatiques (p. 29). Elle se promène dans les deux villes, mais ne décrit guère ce qu'elle voit, à tel point que San Francisco se transforme en fiction relevant du roman de Hammett et du film que en a été tiré. Voilà qui lui fait dire qu'en Californie « on était toujours un peu dans un film, de l'autre côté de l'écran. Il fallait se cramponner à la réalité » (p. 24). Au terme de sa quête, elle retrouve Montréal avec bonheur : « Montréal. Les toits bas, les affiches en français. On n'entend d'abord que la façon de rouler les r. On reste sous le choc deux secondes puis on se réhabitue. L'ouverture des voyelles, une certaine lenteur du débit : l'impression de n'être jamais parti ! » (p. 189).

Le temps (la durée)

L'intrigue dure exactement six mois. Le couple québécois a quitté Montréal le 1^{er} janvier 1984 pour s'installer à Berkeley jusqu'au 1^{er} juillet. Le choix de l'année est sans doute un clin d'œil à 1984 de George Orwell². Plusieurs événements antérieurs à la diégèse sont rapportés, notamment le génocide arménien par les Trucs (1915), dont on anticipe une vengeance pour 2015, à l'occasion du centenaire de cette tragédie, les débuts de l'avènement de l'ordinateur, dans les années 1970, notamment la rencontre de certains

protagonistes (Zarian, Bob, Ron) à l'occasion d'une foire informatique et les débuts de Silicon Valley en 1977 (p. 79-81), la rupture de Vasseur, les émeutes sur le campus de l'université de Berkeley (1969), la mort tragique de Virginia Rappe (1921), la maladie de Philippe (1980), qui avait contraint la narratrice, sa mère, « à passer vingt-huit semaines à l'hôpital, assise sur une chaise en face à face avec [s]on enfant » (p. 33), le séjour du couple à Chicago (p. 117), etc. Tous ces retours en arrière sont assujettis aux nombreuses allusions au *Faucon maltais*, publié en 1930, et qui évoque une Californie aussi dangereuse que dans *Copies conformes* et qui n'a plus cet attrait mythique pour la narratrice.

La structure

Copies conformes comporte trois parties composées de 9, 7 et 9 chapitres, introduits chacun par une épigraphe du *Faucon maltais* portant sur l'amour. Le roman est, en fait, un long monologue que Claire adresse à son mari, rentré à Montréal, ainsi qu'en témoignent des phrases comme celles-ci : « Ton départ anticipé, à cause de l'opération de ta mère » (p. 7), « Mais tu n'avais pas le cœur à rire. Tu pensais à ta mère. [...] Ton frère avait téléphoné... » (p. 12)...

Les thèmes

L'américanité. Monique LaRue, comme Jacques Poulin et Jacques Godbout, a donné à la littérature québécoise un grand roman de l'Amérique. *Copies conformes*, sorte de palimpseste du roman de Hammett, se déroule comme ce dernier en Californie. La narratrice résume à au moins trois reprises l'intrigue du *Faucon maltais*, retenant même, dans un cas, l'ultime argument qu'elle traduit en quelques mots : « On s'y entre-tue pour une statuette fabuleuse, le fameux faucon de Malte. Mais quand on le trouve, on s'aperçoit que l'oiseau n'est qu'une copie » (p. 21). Elle résume l'histoire en détail plus loin (p. 54-55 et 100). Elle se sent étrangère dans cette région qui, à ses yeux, a perdu de sa splendeur. Le problème de la langue se pose pour elle, tout comme celui de la technologie

moderne avec laquelle elle est peu familière. N'a-t-elle pas de la difficulté à se faire comprendre de la boîte vocale d'une banque, incapable de déchiffrer son accent ? Elle est confrontée au faux, à la copie, à une ville sans réalité, ce qui la force à constater qu'« [i]ci, on était toujours un peu dans un filon, de l'autre côté de l'écran. Il fallait se cramponner à la réalité » (p. 24). Elle se plaît à noter certains traits culturels des Américains, le *fast-food* dont raffole l'obèse Joe, le McDonald's, « inséré de force dans la cervelle des Nord-Américains dès leur premier anniversaire de naissance » (p. 118). Elle se rappelle encore « avoir erré dans l'encombrement du samedi matin, de Wendy's en Safeway, de McDonald's en Liquor Store, sur une infâme avenue commerciale parallèle à l'autoroute, et avoir tenté en vain d'accéder, par-delà les odeurs de graisse et l'incroyable *nowhere* qu'est l'Amérique profonde, à la petite rue Magnolia » (p. 135). On trouve encore des allusions à *Moby Dick*, à Jack Kerouac, à Jack London, à *L'Île au Trésor*, à Alfred Hichtcook, à Sesame Street...

Le voyage. Ainsi que l'a fait remarquer Jean-Charles Falardeau, le désir de départ hante les héros romanesques depuis le XIX^e siècle. Charles Guérin, Jean Rivard, Samuel Chapdelaine et combien d'autres quittent leur lieu natal dans l'espoir de trouver ailleurs le bonheur rêvé. Il en est ainsi de Claire et de son mari, qui ressentent à leur tour « ce périodique besoin de partir. Comme un manque, un appel d'air. Tout l'hiver, nous n'avions pourtant cessé de répéter, comme Kafka l'avait dit de la ville de Prague : "Montréal ne nous lâchera pas". Kafka, comme nous, n'avait plus que cette ville à aimer » (p. 62). Claire accompagne son mari en Californie dans l'espoir de permettre à son couple, dont l'existence a déjà été menacée, de se retrouver (p. 188). Les déplacements sont nombreux dans le roman et témoignent de cette difficulté des Québécoises et Québécois de rester en place.

La recherche d'identité. Claire Dubé est une femme qui se cherche, qui cherche un sens à sa vie : « J'avais cru, naïvement, que

ce déplacement me révélerait le sens de ma vie » (p. 65). Elle est toutefois déçue ainsi qu'elle l'avoue : « Et je devais me rendre à l'évidence : pas plus cette fois-ci que les autres, je n'avais encore eu de révélation finale, ou la certitude absolue du sens de mes choix. Je me retrouvais aussi indécise, incapable de rien regretter, incapable d'assumer non plus mes décisions » (p. 65). Il faut cependant reconnaître que sa quête lui a donné confiance même si la narratrice demeure ambiguë sur les sentiments qui l'animent à l'égard de son mari.

La condition féminine. Claire abandonne sa profession de journaliste à la pige pour s'occuper de son fils. Parce qu'elle ne travaille pas à l'extérieur du foyer, on la considère comme « une *mother-woman* » (p. 43). Elle a beau tenter de suivre la mode, elle ne parvient pas à oublier les valeurs auxquelles elle est attachée : « Je sais bien qu'à notre époque, la raison semble commander de quitter son mari. J'ai tout essayé pour rompre. Mais je ne peux pas » (p. 139). Elle est consciente « qu'[a]près tout, il y a cinquante ans seulement, un enfant, un mari suffisaient à faire l'identité d'une femme » (p. 65). Elle a même essayé de changer de personnalité en empruntant les vêtements de Brigid O'Doorsey, mais rien n'y fait : tout lui semblait faux, comme la machine à fabriquer le faux. Claire se définit comme « la femme d'un seul homme » que la révolution sexuelle a oubliée, car elle se sent « trop timorée pour se débarrasser de ces liens anachroniques qui rattachent aux autres » (p. 129). Elle refuse les nouvelles valeurs de la société américaine comme elle n'admet pas qu'une femme se fasse charcuter, comme Brigid au visage plastifié, momifié, devenue une femme artificielle (p. 116-117), qui a perdu toute personnalité en empruntant les traits de son idole, l'héroïne du *Faucon maltais*, Brigid O'Shaughnessy.

L'amour. Voilà un sentiment ambigu pour Claire. On ne sait trop si elle aime vraiment son mari, qu'elle trompe d'ailleurs avec Zarian. La narratrice se définit comme « une agnostique de la passion » (p. 128) et avoue ne

pas savoir, elle qui n'a jamais dit je t'aime (p. 83), ce que veut dire le mot amour (p. 66), « qu'il faut se garder de prononcer » (p. 55). Ainsi que l'écrit Robert Dion, « la mise en cause de l'illusion amoureuse est fondamentale dans *Copies conformes* »³. D'ailleurs *Le faucon maltais* auquel LaRue emprunte est souvent défini comme un roman du cynisme amoureux. Claire avoue ne pas avoir d'affinité avec les grandes héroïnes amoureuses, telles que [l]a princesse de Clèves, Anna Karenine, Emma Bovary, Anne-Marie Stretter, Jeanne Moreau dans *Moderato cantabile* » (p. 104).

La littérature. *Copies conformes* est lui-même un témoignage que livre la narratrice à son mari à qui elle rend compte de la dernière semaine de son séjour en Californie, où elle lit le journal intime de Brigid O'Doorsey (p. 72). Claire Dubé a des lettres. Outre les nombreux emprunts au *Faucon maltais*, on trouve dans son témoignage des allusions à Platon, Kafka, Dostoïevski (*Le joueur*) (p. 96), Kerouac (p. 62), Réjean Ducharme (*L'hiver de force*) (p. 9), Charles Gill, à qui elle emprunte sa devise, répétée tel un leitmotiv : « Nous sommes des désespérés mais nous ne nous décourageons jamais ! » (p. 9, 52, 84). Claire découvre même dans une librairie d'occasion à San Francisco un roman « réputé introuvable d'un modeste mais attachant écrivain montréalais nommé Rex Desmarchais » (p. 60).

La langue française. On peut la considérer comme un thème important, lié à l'assimilation. Claire Dubé revient souvent sur son rapport à la langue, la sienne, et celle de l'autre, la dominante, la langue anglaise (p. 17, 18, 34, 58...). « Vivre continuellement au point d'impact de deux langues fait de l'esprit une sorte de camaïeu. Aller passer quelque temps dans l'une de ces villes dorées où les gens vivent, parlent et meurent sans se douter du bonheur qui est le leur de vivre, parler et mourir dans une langue puissante et unique, je le savais maintenant : c'était nécessaire » (p. 188). Claire a souvent de la difficulté à comprendre la langue de l'autre et à s'exprimer dans cette langue. Sans doute que la découverte de son

mari lui serait utile bien qu'elle en ignore l'existence. La narratrice est encore consciente de la fragilité de sa culture, minoritaire, ainsi que le lui fait remarquer Zarian : « Vous êtes un petit peuple, vous aurez toujours de la difficulté à percer » (p. 86).

Les personnages

Claire Dubé. « Moi, Claire Dubé. Trente-cinq ans, mariée, un enfant. Profession perdue en cours de route » (p. 10). Journaliste à la pige, elle est la narratrice de ce long monologue qui constitue *Copies conformes*, en même temps que la protagoniste, contrairement au narrateur externe (extradiégétique) du *Faucon maltais*. Elle se sent diminuée, dans sa fonction de femme et de mère, dans ce pays où elle ne maîtrise pas bien la langue. Elle se pense souvent inutile dans cet univers californien où elle se découvre finalement une nouvelle vocation : elle se plaît au « suspense d'une aventure de piraterie informatique digne d'un scénario d'Hollywood »⁴. Elle doute de son rôle mais redécouvre finalement les valeurs que d'aucuns jugent dépassées, et auxquelles elle continue de s'accrocher après avoir succombé à l'amour de Zarian et au leurre du mythe californien.

Le mari. On ignore ses nom et prénom. On ne le voit jamais mais on en parle beaucoup. On sait qu'il est professeur à l'école Polytechnique de Montréal, qu'il est linguiste et qu'il a inventé une montre traductrice (p. 161).

Diran Zarian. D'origine arménienne, il est l'époux de Brigid O'Doorsey. Riche ingénieur, il « est un chien de garde de l'informatique », un « [s]pécialiste des mots de passe, des badges de contrôle, des copies illégales » (p. 22), il est même l'inventeur d'un détecteur de mensonges. Pour Ron O'Doorsey, son beau-frère, « [c]'est un homme dangereux. Un faucon » (p. 22) dont il faut se méfier. Il est un rival de ce dernier, qui l'accuse de malversation. Il croit que Ron l'a convaincu d'épouser sa sœur afin d'obtenir les secrets de son invention et d'en user. Il a un fils handicapé, Joe, né d'un premier mariage, que Brigid, qui l'a

adopté, enlève. Il tente de retracer les O'Doorsey pour retrouver son fils, responsable de la mort de Bob Mason. Il fait la cour à Claire, qui accepte de passer une nuit avec lui pour en savoir davantage sur Brigid. C'est un homme énigmatique, mais attachant (p. 83). Polyglotte, il est, dans le roman, le double de Joel Cairo, le criminel qui se fait prendre dans *Le faucon maltais*.

Ron O'Doorsey. C'est le pendant du gangster Gutman dans le roman de Hammett. Spécialiste en droit informatique (p. 19), il est jaloux et possessif. Il n'a jamais accepté le mariage de sa sœur Brigid. Selon Zarian, c'est un homme stupide, un être dangereux, car sans aucun scrupule et prêt à tout pour triompher. Grand admirateur de Hammett, il a appelé sa compagnie The Maltese Falcon Inc., dont le logo est un faucon. Pour lui, un véritable chasseur d'idées, le vrai et le faux n'ont aucune différence.

Alain Vasseur. Docteur en psychiatrie, Vasseur est un ami de Claire et de son mari. Séparé de sa femme Francine, qui l'a quitté lors d'un congrès à Venise « pour un rival plus riche, plus beau et plus prestigieux que lui » (p. 11), il est arrivé en mai en Californie. Celui que l'on pourrait associer à Iva Thursby, dans *Le faucon maltais*, tente sans succès, de séduire Claire. Il est plutôt dérangeant aux yeux de la narratrice qui lui reproche de ne pas savoir s'habiller. Il a juré à son grand-père de ne pas apprendre l'anglais (p. 55).

Brigid O'Doorsey. Elle est la sœur de Ron et se prend pour Brigid O'Shaughnessy, l'héroïne du *Faucon maltais*, dont elle est la copie conforme. Elle a perdu toute personnalité et s'habille comme son homonyme, aime le bleu, comme elle, collectionne aussi les poupées, bref, elle agit comme l'autre.

Philippe. Le fils de Claire et de son mari est âgé de cinq ans. Il fréquente une école maternelle privée de Berkeley et est amoureux de la puéricultrice que son père surnomme Hawaiian Rainbow, une jeune Japonaise d'une vingtaine d'années (p. 8).

Bob Mason. Ingénieur lui aussi, il a invité le mari de Claire

à participer à un séminaire de recherche à l'université de Berkeley (p. 19). Il meurt tragiquement et Joe, le fils de Zarian, ne serait pas étranger à cette mort.

Sens de l'œuvre

Avec *Copies conformes*, un roman résolument moderne, Monique LaRue a voulu montrer que, à l'ère de l'électronique et de l'interlangue, la propriété d'une idée est un vain principe car, avec les nouvelles technologies, on peut copier n'importe quoi avec une telle perfection qu'il est impossible de distinguer la copie de l'original. On peut certes être tenté par un mythe mais le ballon peut se dégonfler, le rêve, être bien différent de la réalité. Claire Dubé apprend à ses dépens, elle qui est mêlée à une histoire de piratage électronique. Elle ne veut pas autre chose que de revenir à la réalité, à ses valeurs et à sa langue, dans sa ville natale qu'elle aime et dont elle s'est ennuyée. La romancière a aussi voulu montrer l'apport des femmes dans l'évolution de la société et répondre à certaines féministes qui ne croient pas en la maternité. C'est parce qu'elle a un enfant que Claire garde sa raison et contribue à redonner à la femme au foyer son importance.

Notes

1. Montréal, Boréal (Boréal compact, 94), 1998, 189[1] p. [1^{re} édition : Montréal / Paris, Lacombe / Denoël, 1989, 189[1] p.].
2. Monique LaRue emprunte peut-être sa notion de raison et de réel à Ernesto Sabato, un écrivain argentin féru de science. Voir Monique LaRue, « La disparition de 1984 », *Le Devoir*, 17 novembre 1984, p. XIII.
3. *Le moment critique de la fiction* [...], Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, p. 50.
4. « *Copies conformes* : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29, 1 (3^e trimestre 1993), p. 33.